

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 26 (1918)

Heft: 3

Artikel: Les débuts de la Croix-Rouge en France

Autor: Dunant, J.-Henri

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682508>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les débuts de la Croix-Rouge en France

Extrait des *Mémoires* de J.-HENRI DUNANT

Dans sa modeste et volontaire retraite de Heiden dans le canton d'Appenzell, où le promoteur de la Convention de Genève s'était retiré après bien des déboires et des désillusions, le vénérable vieillard écrivit ses *Mémoires*. C'est une partie de cet intéressant manuscrit que son neveu, M. Maurice Dunant, vice-président de la Société genevoise de la Croix-Rouge, vient de publier sous le titre: *Les débuts de la Croix-Rouge en France* *).

Ce petit livre de près de 200 pages contient une foule de renseignements précieux pour ceux qui s'intéressent à l'œuvre humanitaire fondée par Dunant. Un grand nombre de ces renseignements sont inédits; ils concernent les ouvriers de la première heure et nous montrent Dunant aux prises avec les mille difficultés qu'il rencontre en voulant faire triompher officiellement ses idées de secourisme international et de charité universelle en temps de guerre comme en temps de paix.

Le rêve que le grand philanthrope avait ébauché au lendemain du carnage sur le champ de bataille de Solférino, fut lent à se réaliser, et le «tutti fratelli» des bonnes femmes de Castiglione ne fut pas compris partout ni par chacun.... la guerre actuelle ne l'a que trop prouvé!

On se rend compte à la lecture des *Mémoires* combien Henri Dunant se dépensa pour la réalisation de ses aspirations humanitaires, combien de collaborations il fut obligé de solliciter parmi les person-

nages officiels de l'époque, combien d'audiences il dut demander dans les différentes capitales européennes. Tout ce travail ne fut point inutile, et, auprès d'un grand nombre de personnes influentes, l'auteur du «Souvenir de Solférino» rencontra un précieux appui.

«Il est impossible, lisons-nous à la page 65 des *Mémoires*, de citer toutes les choses bienveillantes, gracieuses, encourageantes et portant un cachet d'individualité, c'est-à-dire rien de banal, que — pendant trois ou quatre ans — j'eus le privilège d'entendre de la part d'un grand nombre d'illustrations dans toutes les branches les plus relevées du savoir, du rang, de la naissance. — Paroles de cour, dira-t-on. — Peut-être. Mais pourquoi donc pas aussi: Paroles du cœur? L'humanité est mauvaise sans doute, mais le pessimisme et le bigotisme revêche, intolérant et morose, ne doivent pas la faire plus mauvaise qu'elle n'est en réalité.»

«Qui est-ce qui a inventé ça?» disait un prince indien bouddhiste, auquel on expliquait ce que c'était que le drapeau blanc de neige à la croix écarlate, ainsi que tout ce qui concernait l'œuvre internationale. «C'est bien la chose la plus sublime dont j'ai jamais entendu parler dans ma vie», ajouta-t-il avec admiration.

Si la presse ne fut pas toujours favorable aux idées de Dunant, et s'il dut livrer de rudes escarmouches contre elle, d'autres journaux lui accordèrent leur patronage bienveillant en France, en Angleterre, en Allemagne, ailleurs encore.

«Il y eut de l'engouement dans les sphères intellectuelles (*Mémoires*, page 71 et suivantes), le sujet y prêtait; mais cet engouement fut tel un moment à Paris,

*) *Les débuts de la Croix-Rouge en France, avec divers détails inédits; extrait des Mémoires de J.-Henri Dunant.* Zurich, Orell Fussli; Paris, Fischbacher, avec deux portraits hors texte. Prix: 2 fr. 50.

qu'un missionnaire parisien, au Sud de l'Afrique, me pria de faire relier un exemplaire du « *Souvenir de Solférino* », avec dédicace pour le roi Moschech, grand chef des Bassoutos; il remit ce volume doré sur tranche à ce petit principicule, en grande pompe, devant son peuple réuni dans une assemblée solennelle ayant pour but d'expliquer à une race sauvage le principe de l'amour des ennemis, et d'insister sur le bien qu'on doit leur faire quand on les a à moitié massacrés!»

« Grâce à Dieu et fort heureusement pour moi, jamais je n'eus la tête montée par cet engouement, qui prouve qu'il y a encore de nobles cœurs partout, et que les sentiments généreux sont plus naturels au cœur humain que nous le croyons généralement. J'étais trop complètement absorbé par la réussite de l'œuvre elle-même; je n'avais pas le temps d'avoir de l'amour-propre. D'ailleurs un enthousiasme vrai anéantit l'amour-propre. Or, j'avais beaucoup d'enthousiasme; et, pourquoi ne le dirais-je pas, j'en ai toujours eu beaucoup trop, toute ma vie, pour mon bien, mon repos et mon intérêt personnel. Je tiens cette disposition de ma noble mère, le dévouement personnifié, toujours enthousiaste de tout ce qui était bon, bien, grand, généreux, magnanime.»

« Les dénigrants ont pu dire: « Il s'est cru un héros pour avoir été à Solférino et avoir fait ce livre-là! » — Pas le moins du monde. Jamais idée ne fut plus fausse. J'ai toujours été convaincu — au contraire — de la vérité de ce que disent les Ecritures: que souvent Dieu choisit les choses faibles du monde, les choses communes du monde et même celles qu'on méprise, afin que personne ne se glorifie individuellement de ce qu'il lui est donné d'accomplir de bon. Ce fut là un grand bonheur pour moi à cause des terribles revers et des cruels chagrins que j'ai

éprouvés par la suite et qui ont duré plus d'un quart de siècle.»

« Eh! Qu'importe les louanges du monde, quand on est disciple d'un Maître dont l'histoire, la vie entière n'a été qu'un opprobre! — Bref, c'était tout autre chose qu'un succès personnel que je poursuivais.»

« J'ai connu ces temps de misère de la vie de Paris, dont j'avais lu dans mon enfance et ma jeunesse des récits pittoresques faits par des romanciers: descriptions que je considérais alors comme des choses fantastiques. Moi aussi — après mes revers de fortune — vivant de la vie des plus humbles et supportant toutes sortes de privations, j'ai été de ceux qui « dévorent dans la rue, par petites bouchées, un pain d'un sou caché dans leur poche », qui noircissent leurs habits d'une plumée d'encre et blanchissent leur col de chemise avec de la craie; qui mettent du papier dans un chapeau usé, râpé, devenu trop grand, et dont les souliers prennent l'eau; qui se voient le crédit coupé à la gargote où ils dînent, et la clé du garni où ils logent refusée le soir en rentrant, faute de pouvoir payer le terme du loyer; qui se couchent souvent sans lumière et dont les moyens de chauffage leur procurent plus de fumée que de chaleur; qui se gâtent l'estomac faute d'aliments suffisants ou par leur mauvaise qualité.»

« Le plus cruel encore, en ce qui touche les choses matérielles, c'est, avec des goûts très simples, mais délicats, de voir tomber son linge en ruine sans pouvoir le renouveler. J'ai dû passer une fois deux nuits de suite à la « Belle Etoile », n'osant pas rentrer dans mon garni (situé dans l'un des plus modestes quartiers de Paris où j'ai habité trois ans), faute d'être en mesure de solder mon terme; et, afin de pouvoir me reposer et sommeiller un peu, car j'étais accablé de fatigue, je n'eus d'autre ressource que de me rendre dans

les salles d'attente de l'une des grandes gares, ouvertes toute la nuit à cause des nombreux trains de nuit qui arrivent et qui partent de Paris.»

« C'est là, c'est en de pareilles circonstances, que j'ai vraiment appris à plaindre les pauvres gens. Quand on n'a pas passé par la misère, il est bien difficile de s'en faire une juste idée. Dans un tel état de choses, il y a mille souffrances indescriptibles qui deviennent intolérables lorsqu'elles se prolongent pendant des années, comme ce fut mon cas en France, en Angleterre, en Allemagne; surtout avec des déceptions continuelles, avec le cœur navré, l'esprit abattu, avec le sentiment des appréciations inexacts, des jugements trop sévères portés par autrui sur des fautes provenant de complications malheureuses, de mes revers mêmes, et d'imprudences personnelles.»

« Le monde, dans son extrême bienveillance, m'avait accordé des capacités que je n'avais pas; on a prétendu que j'étais habile, mais c'est tout le contraire qui est la vérité. J'ai été la dupe d'une imagination ardente, d'une nature trop impressionnable, d'un caractère facile avec trop de penchant à la confiance; j'ai été la victime de confiance mal placée. Je me suis mêlé de choses auxquelles un pauvre homme de lettres comme moi n'entendait rien ou fort peu. J'ai été trompé. J'ai eu cruellement à souffrir de ma naïveté, de mon incapacité et mon inexpérience, de ma crédulité; et d'autant plus

que, par mes propres malheurs, des pertes ont été causées à des personnes auxquelles j'avais espéré être utile, et pour lesquelles j'eusse donné bien volontiers mon propre sang pour leur éviter un préjudice.»

« Mon estomac était parfois tellement contracté par le chagrin perpétuel que j'en ressentais, qu'il refusait toute nourriture. C'est une agonie prolongée que j'ai eu à souffrir pendant des années, dont le nombre s'élève à près de six lustres; c'est une succession de longues agonies.»

Et l'auteur des *Mémoires* ajoute: « Les présents *Mémoires* se ressentent beaucoup de la dépression causée par mes chagrins plus encore que par la misère et par le tourment perpétuel qu'elle cause, car les longs chagrins sont un véritable poison.»

Mais heureusement que les déboires alternent avec des démarches couronnées de succès; si Dunant a rencontré des sceptiques, des railleurs et des détracteurs, il a trouvé aussi des cœurs qui vibrèrent à l'unisson du sien et de véritables amis et protecteurs.

Le récit des efforts du philanthrope genevois qui fit des œuvres de la Croix-Rouge le but de sa vie, tels qu'il les a consignés dans ses *Mémoires*, est d'un haut intérêt, et nous en recommandons la lecture à tous ceux que doit intéresser la vie de dévouement et d'abnégation de celui qui reçut en 1901 — tardive mais juste récompense — le premier Prix Nobel pour la paix.

D^r M^l.

Contre l'emploi des gaz vénéneux

Le Comité international de la Croix-Rouge aux belligérants.

Voici l'appel que le Comité international de la Croix-Rouge adresse aux belligérants.

Il est daté de Genève, le 6 février 1918.

L'un des caractères les plus douloureux de la guerre qui désole actuellement l'humanité, c'est la violation journalière des